Piedad Bonnett

Ce qui n'a pas de nom

Métailié

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE

CE QUI N'A PAS DE NOM

DU MÊME AUTEUR

Le Manuel des miroirs, Éd. Caractères, 2015
(poèmes)

Piedad BONNETT

CE QUI N'A PAS DE NOM

Traduit de l'espagnol (Colombie)
par Amandine Py

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2017

Publié dans le cadre
de l'Année France-Colombie 2017

Titre original : *Lo que no tiene nombre*
© Piedad Bonnett, 2013
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2017
ISBN : 979-10-226-0699-8
ISSN : 0291-0154

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :

Pour Rafael, Renata et Camila

Toutes les références littéraires figurent dans l'index en fin d'ouvrage.

[…] pourtant cette histoire, elle tourne vraiment autour d'une chose sans nom, de secondes d'épouvante qui vous privent de la parole.

Peter Handke

Tu crois que ça ne t'arrivera jamais, que ça ne peut pas t'arriver, que tu es la seule personne au monde à qui aucune de ces choses n'arrivera jamais, et pourtant, l'une après l'autre, elles se mettent toutes à t'arriver, exactement comme à tout le monde.

Paul Auster

[…]
je fouille mes sentiments
je suis en vie.

Blanca Varela

I

L'IRRÉPARABLE

Nous finissons par trouver une place où nous garer à cinquante mètres du vieil immeuble de quatre étages qui s'élève, digne mais sans grâce, au bout de la 84e rue, entre la 2e et la 3e avenue, l'une de ces rues de l'Upper East Side typiquement new-yorkaises, toujours paisibles, malgré la présence de commerces en rez-de-chaussée. Les deux grandes valises que nous sortons du coffre de la voiture sont très légères parce qu'elles sont vides. Avant d'arriver à la porte de l'immeuble, une même pensée nous traverse, et nous nous arrêtons, la tête levée vers le haut de l'immeuble, comme pour prendre la mesure des quatre étages qui nous attendent. Camila ouvre la porte et nous pénétrons dans la pénombre d'un grand hall – l'une de ces vastes entrées où le moindre bruit résonne –, où l'on devine les premières marches d'un escalier en marbre, celui-là même qui nous a semblé éternel en août dernier lorsque Camila, Renata et moi en montions les étages, débordant d'enthousiasme, le souffle court, les bras chargés d'affaires et d'ustensiles de toutes sortes. Mais aujourd'hui il y a quelque chose de crispé dans notre silence, dans notre façon de monter, au ralenti et pourtant avec impatience, alors que les roues métalliques de nos valises tintent contre les marches.

Pamela vient nous ouvrir et nous serre fort dans ses bras, avec son beau sourire que la tristesse ne parvient pas à assombrir. Après avoir échangé quelques mots, nous traversons la cuisine et le petit salon pour entrer lentement dans la chambre. Mes yeux remarquent tout de suite la fenêtre

ouverte et, derrière, les escaliers de secours qui donnent sur la rue. Je passe en revue la chambre : le lit, méticuleusement fait, les piles de livres qui s'amoncellent sur le bureau, les cahiers exposés sur la table de nuit, la veste à carreaux soigneusement posée sur le dossier de la chaise. Nous restons interdits quelques secondes, sans pouvoir bouger, alors qu'un tourbillon d'émotions s'agite en nous. Camila ouvre le placard et nous apercevons les paires de chaussures alignées, les piles de sweats et de tee-shirts pliés. La chambre de quelqu'un de méticuleux, rigoureux, soigné. Confus, nous échangeons des phrases brèves qui se voudraient efficaces, nous nous partageons les tâches afin d'accomplir ce qui nous a amenés ici. Personne ne pleure : si l'un d'entre nous se rendait au chagrin, sa douleur emporterait tous les autres.

J'ai un instant la sensation que nos présences profanent un lieu intime, étranger ; mais également le sentiment atroce de nous trouver *sur scène*. Je me demande ce qui a pu se dérouler ici, au cours des vingt dernières minutes de vie de Daniel. A-t-il soutenu un dernier dialogue angoissé, désespéré et douloureux avec lui-même ? À moins que sa lucidité n'ait été éclipsée par une armée d'ombres ?

En regardant cette chambre austère, où chaque objet remplissait sa fonction, où tout avait un sens, je me rappelle ces vers de Wislawa Szymborska que je lisais chaque année avec mes étudiants, et qui semblent avoir été écrits pour cet instant :

> Non sans issue, ne serait-ce que par la porte,
> et non sans perspective, voyez la fenêtre,
> semblait cette chambre.
> Il y avait des lunettes, pour regarder au loin.
> Une mouche bourdonnait, donc elle vivait encore.

> Tout au moins, croyez-vous, la lettre expliquait tout.
> Et si je vous disais qu'il n'y avait pas eu de lettre –
> et que nous tous, amis fidèles, tenions sans peine
> dans une enveloppe vide appuyée contre un verre.

J'examine les livres et les cahiers les uns après les autres. Mon cœur prie pour y découvrir un journal intime, un message personnel. Mais je ne trouve que des travaux critiques ou des notes de cours, consignées d'une écriture fine, serrée, minutieuse. Dans sa sacoche, je trouve la carte postale que je lui ai envoyée deux jours plus tôt, accompagnée d'un billet : *Pour te faire un petit plaisir. Ta mère qui t'aime.* Camila ouvre les tiroirs de la commode, en sort des chemises et des chaussettes. À l'intérieur d'une paire, elle découvre des dollars enroulés, cachés là pour les préserver d'un possible intrus. C'est alors que Rafael, mon mari, nous montre ce qu'il vient de découvrir : soigneusement alignés sur le bureau, sa montre, son portefeuille, son iPod, son portable. Les larmes nous montent aux yeux.

Au moment où nous sortons, cette fois les valises pleines, la porte de l'appartement voisin s'entrouvre et deux vieilles dames fanées, qui de toute évidence avaient guetté nos pas pour sortir de chez elles, nous tendent un bouquet de fleurs avec une carte, et nous serrent contre elles, visiblement émues. Au même moment, un couple avec un enfant apparaît sur le palier ; ils s'arrêtent, timides. Serions-nous des parents de l'étudiant qui a mis fin à ses jours hier ? Ils nous présentent eux aussi leurs condoléances. La jeune femme, une blonde au visage aimable, nous dit qu'elle était là au moment de la tragédie et qu'elle l'a entendu courir. Ma fille Camila s'étonne, ose demander : *Vous l'avez entendu courir ? Mais vous étiez où exactement ?* Chez elle, au dernier étage. Elle a entendu de drôles de bruits au plafond,

des pas précipités. C'est alors que tout s'éclaire : la fenêtre ouverte, les escaliers de secours qui montent jusqu'au toit de l'immeuble.

Daniel est mort à New York le samedi 14 mai 2011, à 13 h 10. Il venait de fêter ses vingt-huit ans. Cela faisait dix mois qu'il préparait un master à l'Université Columbia. Renata, ma fille aînée, m'apprit la nouvelle au téléphone deux heures plus tard, en quatre mots, dont le premier, prononcé d'une voix hésitante, consciente de l'horreur qu'elle déchaînerait à l'autre bout du fil, était évidemment *maman*. Les trois suivants rendaient compte des faits sans ambages ni pieux mensonges : l'information simple et claire qu'une personne qu'on aime infiniment s'en est allée pour toujours, qu'elle ne nous regardera ni ne nous sourira jamais plus.

Dans ces cas-là, tragiques et déconcertants, le langage renvoie à une réalité qui dépasse l'entendement. Avant de demander des détails à ma fille, avant de me rendre à l'enquête, mes mots s'emploient à nier furieusement dans un éclat de colère absurde. Mais la force des faits est incontestable : "Daniel s'est tué" ne signifie rien d'autre, indique un événement irréversible dans le temps et l'espace qu'aucune métaphore ni récit de quelque nature ne pourront changer.

Daniel s'est tué, la phrase résonne dans ma tête, et si je sais que ma langue ne pourra jamais témoigner de l'au-delà du langage, je reviens aujourd'hui livrer bataille obstinément contre les mots, dans une tentative de plonger au plus près de sa mort, de remuer les eaux troubles de ce puits, non pas pour y trouver la vérité, qui n'existe pas, mais dans l'espoir que les différents visages de Daniel apparaissent dans les reflets vacillants de sa sombre surface.

Ton fils est mort et tu dois faire ta valise pour te rendre là où son corps t'attend. Et tu t'exécutes. Quelqu'un est là pour t'aider, il dit *un pantalon noir*, dit *il vaut mieux mettre les chaussures dans un sac*. Trois heures viennent de s'écouler, trois heures d'un temps qui a déjà commencé à courir vers sa dissolution, et tu ne t'es pas évanouie, tu ne t'es pas mise à genoux, tu ne chancelles pas au bord du vertige ou de la folie. Non. Tu te trouves, comme le décrivent les livres qui traitent du deuil, en état de choc émotionnel ou d'émoussement affectif. Ta douleur, celle des premières minutes après avoir appris la nouvelle, s'est muée en froide sidération, en effarement, en consentement, celui-là même qui nous gagne quand nous entrons dans le bloc opératoire, ou quand nous constatons que nous avons raté l'avion qui devait nous emporter vers une ville lointaine. Tu te forces à penser aux chaussettes, au pyjama, aux médicaments, et tu répètes pour toi les mots que tu viens d'entendre, en priant pour qu'une sensation physique te sorte de cette stupeur, des sanglots irrépressibles, un accès de fièvre soudain, une convulsion, tout ce qui pourrait entamer cette sérénité qui ressemble tant au mensonge, à la mort elle-même. *Je t'ai mis une écharpe au cas où*, fait la voix. Super, merci.

Le quotidien nous met à rude épreuve. À l'aéroport, peu avant minuit, l'employé de la compagnie aérienne nous reçoit d'un air contrarié. Pourquoi arrivons-nous si tard au comptoir d'enregistrement ? Nous lui expliquons que notre fils est décédé il y a quelques heures, que nous prenons le dernier vol du soir, le seul où il reste des places, que nous avons eu du mal à trouver ces billets. L'homme, sans un regard, vérifie nos passeports avec l'air méfiant de tant d'individus dans ce pays, qui considèrent que leurs

compatriotes sont toujours suspects. J'observe ses mains épaisses, aux ongles mal coupés, la bague en or et pierres précieuses voyante à son petit doigt, ses lèvres pincées, ses sourcils froncés qui ne bougent pas d'un iota après avoir entendu nos explications. "Vous pouvez y aller", dit-il à voix basse. Sans rien ajouter.

Il faut dormir, me dis-je, car la tâche qui nous attend est ardue, dévastatrice. Mais cela n'a rien d'évident. D'abord, parce que les pensées fusent et vrombissent sous mon crâne avec la furie d'un coléoptère pris au piège. Ensuite, parce que je suis en pleine convalescence d'une opération qui s'est déroulée la semaine dernière, et que mes douleurs sont encore vives.

J'ai écrit une fois qu'en l'air "le temps enfle comme une parenthèse", et je le vérifie aujourd'hui au cours de ces six heures de vol entrecoupées de visions. J'ai une sensation d'étrangeté, ou plutôt d'incrédulité accablante : suis-je vraiment cette personne qui voyage pour enterrer son fils ?

Oui, Piedad. C'est un fait. C'est arrivé. Et jamais des mots si précis ne m'ont semblé à ce point irréels.

Je reconstitue la scène grâce aux rares éléments dont je dispose, ces circonstances qui font de chaque décès un événement unique, encore plus singulier dans son cas puisque Daniel n'est pas mort paisiblement dans son lit, endormi par des calmants, comme nous rêvons tous de mourir, mais qu'il s'est jeté du toit d'un immeuble de cinq étages pour aller s'écraser contre l'asphalte.

Je songe à la lutte acharnée qu'ont dû livrer son désir d'en finir et sa peur, et je me demande s'il s'est agi d'un suicide impulsif, d'un acte irréfléchi, ou bien d'un geste prémédité, ce que les experts appellent un "suicide bilan". Avait-il fait des repérages sur le toit avant de sauter ? Qu'avait-il en tête

au moment de basculer dans le vide ? Que ressent-on pendant la chute ? Perd-on conscience ? Au cours des dernières heures de sa vie, ceux qui l'aimaient ont-ils défilé dans son esprit ? Les questions à peine soulevées meurent aussitôt, se résignant à la défaite, vaincues.

"La vérité est toujours un embrouillement", écrit Javier Marías.

Là-haut, dans l'obscurité de la nuit, des images m'assaillent, implacables. Des images de vie, des images de mort. Et je revis la naissance de Daniel, l'eau, la lumière ténue de la salle de travail, la musique, le petit corps encore relié au cordon ombilical délicatement placé contre ma poitrine de manière à ce que je puisse le caresser, couvrir de baisers sa tête encore poisseuse : toute cette mise en scène émouvante d'une nouvelle ère, un peu mièvre, planifiée pour que sa mise au monde soit un doux passage ; et je pense à toute cette tendresse, à toutes ces attentions vaincues par les ombres exaspérantes de la peur et de la mort.

Dans sa chambre, tandis que les autres examinent ses effets personnels, j'empile les livres dans la valise. Soudain, comme si le hasard livrait ses propres clés, mes yeux s'arrêtent sur la couverture d'un ouvrage de Jenny Saville, l'une des artistes préférées de Daniel, où figure la reproduction de *Reverse*, ce tableau d'un visage juvénile tuméfié, la joue appuyée contre une surface brillante qui renvoie partiellement son reflet. Les coups de pinceau suggèrent qu'il est taché de sang, un sang qui couvre aussi sa bouche entrouverte dans une moue grotesque. Ses yeux grands ouverts sont atrocement vides.

Je trouve également le book de dessins et de peintures que Daniel a constitué méticuleusement tout au long de son parcours, et je le passe en revue d'un œil nouveau, comme pour y trouver des révélations. J'y vois une ébauche de femme, une poupée obscène et effrayante, plusieurs autoportraits datant de 2001, perturbants, douloureux ; dans un dossier cartonné, des huiles aux motifs abstraits, des gravures, des dessins au fusain, des acryliques… ses œuvres m'impressionnent par leur retenue, leur puissance évocatrice, l'équilibre subtil qui s'y fait jour entre l'émotivité des sujets et la rigueur de la technique.

Daniel a commencé à étudier l'art à dix-huit ans, mais le dessin et la peinture étaient sa passion depuis toujours. Il avait pris des cours particuliers tout au long de ses années de lycée, et était parti faire des stages d'été deux années de suite à l'Art Students League de New York.

Il lui était arrivé de nous raconter au retour de ces ateliers, sur le ton de la blague mais avec une fierté immense, que ses camarades, tous plus âgés, faisaient cercle autour de lui pour le regarder peindre, admiratifs de sa technique. Il n'était pas convaincu d'avoir du talent, ce qui ne l'empêcha pas d'entrer à la faculté d'arts plastiques avec enthousiasme. Le premier jour, toutefois, il était revenu à la maison un sourire ironique aux lèvres : l'un de ses professeurs, sans doute celui d'histoire de l'art, avait prononcé avec beaucoup d'emphase la phrase dévastatrice qu'il n'allait cesser d'entendre au cours de ses quatre années d'études supérieures : "Jeunes gens, oubliez la peinture. La peinture est morte."

"La vie est physique." J'ai toujours aimé ce vers de Watanabe. Et cet autre, de Blanca Varela : "[…] c'est l'envie de l'âme / qui est le corps." Quelques heures seulement après

sa mort, ce qui commence à me manquer jusqu'au désespoir, ce sont les mains de Daniel, ses joues que j'effleurais du dos de la main lorsqu'il était triste, son front que j'ai tant embrassé quand il était enfant, son dos tanné par le soleil. Sa singularité. Sa façon de rire, de marcher, de s'habiller. Son odeur. Une idée absurde me poursuit : jamais l'univers ne produira un autre Daniel.

On viendra me dire que la mémoire demeure, que notre fils vit désormais à travers nous, que nous nous consolerons dans le souvenir des jours heureux, qu'il nous a laissé une œuvre… mais la vraie vie est physique, et ce que la mort emporte, c'est un corps et un visage unique : l'âme qui est le corps.

Quelques heures après son décès, mes filles m'ont appelée pour me demander si j'autorisais le don de ses organes. J'ai frémi au souvenir de son corps de sportif, de la beauté, réelle ou non, qui me ravissait et m'emplissait d'une fierté secrète chaque fois que je le regardais, et j'ai murmuré un *non* désespéré. Elles m'ont fait comprendre que ce serait un geste mesquin, qu'un être désireux de vivre pourrait être sauvé par son cœur, par ses poumons. Alors j'ai accepté et, assise sur le bord de mon lit, je me suis préparée à entendre la personne chargée de prendre ma déclaration. Au bout du fil, une femme parlait d'une voix douce et ferme à la fois. Une voix crée toujours un visage imaginaire, et j'ai pensé à une femme brune, forte, aux grands yeux compatissants. J'ai écouté sereinement ses condoléances, les formalités légales, ses remerciements anticipés et, par la suite, une liste inattendue d'organes, qui allait bien au-delà de son cœur, de ses reins et de ses yeux.

– La peau de son dos.
– Oui.
– Les os des jambes.

– Oui.

Et Daniel, mon fils adoré, le jeune homme aux lèvres pulpeuses et à la peau bronzée, se défaisait à chacune de mes réponses. La vie est physique.

On nous informe que nous devons attendre au moins trois jours avant que son corps ne soit restitué aux pompes funèbres, aussi nous employons-nous à combler ces heures vides par tous les moyens, alors qu'une pensée me taraude : à présent, aux mains des médecins légistes, son corps n'est plus son corps mais un objet froid, disséqué de toutes parts. Et je songe avec gratitude à Adam, le mari de Renata, la dernière personne de la famille à avoir vu Daniel de son vivant, qui a eu le courage d'épargner le choc de la reconnaissance à mes filles. Le prix à payer est qu'il devra désormais vivre avec l'image de son visage défiguré par la mort.

De la cuisine de Renata, où nous prenons place tous les matins pour le café, nous voyons défiler les voitures sur l'autoroute, rapides et silencieuses, comme dans un film muet. Une brume laiteuse s'étend au ras du sol comme une gaze qui déforme les contours du pont et des arbres au loin. Il pleut, il pleut, il pleut. Le temps semble définitivement suspendu.

La veille du décès de Daniel, on m'a décerné un prix littéraire. Les messages de félicitations affluent sur mon téléphone, et je réponds par des formules de remerciement, souvent en annonçant la terrible nouvelle. Des lettres arrivent, cette fois ce sont des condoléances. Des tentatives d'approcher l'amère désillusion de la mort par des mots, qui disent combien les phrases sonnent creux, à quel point elles sont inopérantes.

Et pourtant ils nous réconfortent, ces saluts lointains, avec toutes les effusions qu'ils contiennent. Ce flot de paroles

amicales nous offre la dose d'étourdissement nécessaire pour ne pas sombrer dans le désespoir. Assis pendant des heures dans un coin du salon, absorbés par nos ordinateurs ou nos téléphones portables, nous ressemblons à des comédiens du théâtre de l'absurde.

Sur le mur Facebook de Daniel, mes filles ont annoncé d'une phase laconique qu'il s'est donné la mort. La réponse, massive et tonitruante, affligée et sentimentale, est très différente de celle des lettres personnelles. Je sais bien que c'est inutile, mais je songe qu'on ne peut plus échapper à la frénésie exponentielle des réseaux sociaux, qu'il y a du vrai dans la tristesse qui émane de tous ces messages ; et pourtant, je décèle dans cette marée d'émotion un semblant d'impudeur.

Les amis de Renata nous ont apporté des plats faits maison, comme l'exige la vieille tradition américaine. Ils toquent discrètement à la porte et s'en vont aussitôt, pour ne pas perturber l'intimité de la famille. Le frigidaire se remplit : il y a des tacos, des currys indiens, des plats de pâtes. Par ce don, ils veillent à notre survie. Ils font en sorte que les tâches domestiques n'accablent pas nos corps durement frappés par la tristesse. Et l'on se surprend à savourer une glace au chocolat, à aimer le goût d'une sauce, d'un pain frais, ou d'un poisson. Nous sommes vivants.

D'un commun accord, nous avons décidé qu'il n'y aurait pas de cérémonie religieuse et que nous ne chercherions pas à dissimuler les circonstances du décès, pas plus que la maladie qui a précipité son suicide. Nous devons des explications à ses amis, à notre famille, aux femmes qui l'ont aimé après cette tragédie brutale, intempestive, absurde en apparence ; ils apprécieront que nous nous en tenions à la vérité. Nous faisons le choix de la crémation et décidons

de ne pas rapatrier ses cendres. Nous prenons ces décisions naturellement, sans le moindre conflit, ce qui met en évidence un certain état d'esprit partagé par toute la famille. La disparition de l'un des nôtres nous a permis de le découvrir.

Je constate également à travers nos discussions à quel point nous sommes loin de tout fétichisme, ennemis des superstitions et des effusions de façade. Nous ne considérons pas la mort, à tort ou à raison, comme un point d'orgue, un passage vers ailleurs, nous en avons la conception désincarnée à laquelle l'a réduite l'histoire moderne, celle qui oblitère toute possibilité de consolation : la mort est un simple fait, aussi aléatoire et naturel que la vie elle-même. Aussi nous appartient-il de l'extraire de sa condition purement animale par un rituel d'adieu suffisamment beau pour ressembler à Daniel, par lequel nous évoquerons tout ce en quoi nous croyons. Voilà ce que nous nous apprêtons à faire.

On nous annonce que le corps est arrivé en chambre funéraire, dans le beau cimetière de Green-Wood, et que l'heure de la crémation approche.

Lorsque mon mari, mes filles, mes gendres et moi arrivons au cimetière, la pluie incessante de ces derniers jours laisse filtrer un rayon de soleil, si ténu toutefois qu'il teinte le paysage de mélancolie. Impossible de distinguer les tombes. Les cyprès, les collines, les sentiers, tout est fait pour évoquer la sérénité et la paix, mais je n'y vois que l'indifférence absolue de la nature. Son ordre sans but, sa beauté gratuite me semblent si cruels. N'est-ce pas cette même nature qui a détruit la vie de Daniel, cette vie à laquelle il a tenté de donner un sens par tant de moyens différents ?

Nous marchons sous les arbres d'où tombent encore quelques gouttes de pluie, tels six êtres inconsolables et tremblants. C'est une cérémonie intime, mais nous sommes